





DÉMONS  
QUOTIDIENS

LIVRES DE NANCY HUSTON  
EN COLLABORATION AVEC DES ARTISTES

*In Deo*, avec des photographies de Jacqueline Salmon,  
Éd. du Silence, Montréal, 1997.

*Tu es mon amour depuis tant d'années*, poèmes,  
avec des dessins de Rachid Koraïchi, 2001.

*Visages de l'Aube*, avec des photographies de Valérie Winckler,  
Actes Sud, 2001.

*Le Chant du bocage*, en collaboration avec Tzvetan Todorov,  
photographies de Jean-Jacques Cournut, Actes Sud, 2005.

*Les Braconniers d'histoires*, avec des dessins de Chloé Poizat,  
Thierry Magnier, 2007.

*Lisières*, avec des photographies de Mihai Manguileu,  
Biro Éditeur, 2008.

*Embrassements*, texte pour le CD d'Irakly Avaliani (Schumann)  
publié par le groupe Balas, avec des peintures de Masha  
Schmidt, 2010.

*Poser nue*, avec des sanguines de Guy Oberson,  
Biro & Cohen Éditeurs, 2011.

L'Iconoclaste  
27, rue Jacob  
75006 Paris  
Tél. : 01 42 17 47 80  
Fax. : 01 43 31 77 97  
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

*Démons quotidiens* se prolonge sur [www.editions-iconoclaste.fr](http://www.editions-iconoclaste.fr)

© L'Iconoclaste, Paris, 2011.

© Nancy Huston pour les textes, 2011.

© Ralph Petty pour les dessins, 2011.

© Leméac éditeur pour la publication en langue française au Canada.

Nancy HUSTON

*Textes*

Ralph PETTY

*Dessins*

DÉMONS  
QUOTIDIENS

*L'Iconoclaste*



*Nous dédions ce livre à la mémoire de Gary et Goya...  
parce qu'ils savaient voir dans le noir.*





AVANT-  
PROPOS



« *“Les cris désespérés sont les cris les plus beaux”  
figure depuis trop longtemps au programme. »*

*Romain Gary*

J'ai vu des toiles de Ralph Petty pour la première fois vers 1998, projetées sur grand écran à Beaubourg lors d'une soirée organisée par la revue littéraire anglophone de Paris, *Frank*. Une toile en particulier m'a frappée : scène de manif, foule en colère et en mouvement, ambiance légèrement paniquante ou paniquée... En la commentant, Ralph a dit qu'il avait voulu inclure dans sa peinture cette idée incroyable : *chacun* des individus dans cette foule avait une vie familiale, des factures à payer, des souvenirs d'enfance...

Cette réflexion m'a plu. Grâce à cette toile de Petty, je me suis rendu compte soudain à quel point il est rare que la peinture contemporaine, même figurative, représente plus d'une ou deux personnes à la fois, nous parle du groupe, alors qu'une si grande partie de notre vie – au travail, dans le métro, dans la rue, un peu partout – se passe dans des groupes. Comme je travaillais à cette époque à un roman qui portait justement sur un groupe d'amis (*Dolce Agonia*), j'ai pris contact avec le peintre pour lui demander s'il accepterait qu'une de ses toiles en orne la couverture.

Dès notre première rencontre, on s'est découvert bien des points en commun. On avait peu ou prou le même âge (étant millésimés *ca* 1950). Expatriés à Paris depuis de longues années, mariés chacun à un autre transfuge, on avait tous deux passé notre enfance près des montagnes Rocheuses – Ralph dans le Colorado et moi, à quelques deux mille kilomètres au nord, dans l'Alberta : ambiance plutôt fruste et peu artistique où les pasteurs s'égosillaient et où les cow-boys n'étaient jamais loin. Cantiques et *country* nous coulaient dans les veines.

En effet, j'ai appris qu'en plus de peindre et d'enseigner la peinture à l'Université américaine de Paris, Ralph chantait en anglais et en français, jouait du saxo et de l'harmonica, interprétant tantôt des chansons du répertoire, tantôt des œuvres de son cru. Il avait même créé, avec deux Français prénommés Jean-Pierre, un groupe le *Ralph Trio* et enregistré quelques CD... En plus le garçon était drôle ! drôle et lapidaire et d'une modestie un peu excessive. On est devenus amis. Ralph a réveillé en moi une voix anglaise longtemps laissée en friche. Voix laconique, ironique, vaguement nasillarde.

Plusieurs années plus tard, il m'a montré une série de dessins qui m'ont fait une forte impression. Il s'agissait de lavis réalisés en dix ou quinze minutes chaque matin, juste après la lecture des journaux ou l'écoute des nouvelles à la radio. La seule consigne que se donnait Ralph pour ces œuvres, m'a-t-il dit : ne pas réfléchir, laisser aller sa main sans la censurer. Il les faisait pour rien, « pour lui-même » – et les appelait ses *Notes du souterrain*. Ne les avait jamais exposés. Ne comprenait pas lui-même, souvent, ce que ses mains avaient laissé sur le papier.

J'ai longuement regardé ces images. Elles étaient sombres. Étranges. Tantôt effrayantes, tantôt désopilantes. Souvent bouleversantes. Elles exploraient bel et bien notre « souterrain » – ce lieu nocturne tapi en chacun de nous où se juxtaposent et se superposent angoisses, fantasmes, souvenirs, mystères, rages et rêves. J'ai tout de suite vu une parenté entre les *Notes du souterrain* de Petty et les *Caprices* de Goya...

D'autres années ont passé. Et puis, un jour du printemps 2010, j'ai montré un choix des lavis de Ralph à l'éditrice Sophie de Sivry. C'est elle qui, aussitôt, a eu l'idée de ce livre à quatre mains : moi je ferais un texte par jour pour accompagner les images de mon ami. J'ai acquiescé, séduite par l'idée : Chiche ! ai-je dit à Sophie. Ce serait, sur l'espace d'une année, notre journal intime et politique.

L'expression « journal intime et politique » a été forgée par Leïla Sebbar pour une chronique du mensuel féministe *Histoires d'elles*, auquel nous collaborions l'une et l'autre à la fin des années 70. Chaque mois à tour de rôle, une des femmes de l'équipe tenait cette chronique qui se proposait d'explorer la manière dont s'imbriquent et s'entrecroisent en notre for intérieur les événements « du monde » et ceux de notre vie privée.

Il y a en fait deux manières d'être écartelé entre le politique et l'intime.

La première : être relativement heureux dans sa vie privée, alors qu'on est perpétuellement choqué, scandalisé, outré, indigné, horrifié, culpabilisé, écoeuré, désespéré et acculé à l'impuissance par les nouvelles du monde.

La seconde : se sentir en permanence angoissé, tourmenté, frustré, enragé, en proie à ses démons intimes... alors qu'on exerce le métier qu'on a choisi, vit au sein d'un couple stable et d'une famille aimante, dans un milieu privilégié, dans un des pays les plus riches et les plus démocratiques du monde.

Depuis longtemps, l'exploration de cet écheveau est au cœur de mon travail de romancière. Mais dans un livre comme celui-ci, où il s'agit d'évoquer « la vie comme elle va » à la première personne : pas évident. En effet, comment parler de tout cela en restant la même personne, c'est-à-dire sans glisser d'un ton à un autre, sans singer Roland Barthes, sans monter sur quelque grand cheval que ce soit, sans « tenir un discours » politique ? En restant écrivain, en somme : ni caricaturiste, ni journaliste, ni pamphlétaire, ni donneuse de leçons... mais pas mièvre non plus ?

Renoncer aux attitudes extrêmes, toujours appauvrissantes, qui consistent à se laisser dévorer les méninges par l'humanité souffrante, à se calfeutrer dans le havre de paix de la maison, à devenir le héros de sa propre névrose, ou à nier celle-ci sous prétexte que nous faisons partie des « chanceux ». Refuser et de brader la beauté sous prétexte que la laideur existe ; et de se voiler les yeux devant la laideur. Voilà le défi multiple – et quotidien, donc – qu'a représenté pour Ralph et moi ce livre.

Au long de l'année 2010-11, nous avons procédé de la manière suivante : dans un premier temps, chacun travaillait de son côté, écoutant les nouvelles du monde tant extérieur qu'intérieur et envoyant à l'autre les résultats de ce travail une fois par semaine. Ensuite, j'écrivais des textes sur les dessins de Ralph que je trouvais « parlants » ; inversement, il faisait des dessins à partir de mes textes les plus « imagés ». Les coïncidences ont été nombreuses : il est souvent arrivé qu'une image et un texte réalisés séparément convergent et « s'entendent » à merveille.

L'actualité est présente ici, soulignons-le, à titre indicatif. Il ne s'agit pas de nos commentaires de ce qui s'est passé dans le monde cette année-là ;



plutôt de notre tentative pour explorer ce paradoxe que chacun gère comme il peut : nous sommes individus, mais ne pouvons vivre qu'avec les autres et grâce aux autres, dans un monde construit par les autres, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur peut être génial, le pire peut être l'enfer sur Terre. Impossible de les mettre dans la balance – pour la bonne raison qu'il n'y a pas de balance, pour la bonne raison que personne n'est là pour la tenir, cette balance.

C'est une banalité de dire que la beauté est impuissante face à la souffrance – mais ce n'est pas une raison pour laisser la souffrance phagocyter la beauté. Ainsi, au lieu d'entériner le vieil adage « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », j'ai décidé que les bonnes nouvelles méritaient parfois d'être dites elles aussi.

Le malheur existe – assurément, incontestablement, énormément – dedans et dehors. N'empêche ; le bonheur aussi. Dedans et dehors.

*Nancy Huston*